



Table Ronde

Dynamique du langage, contact, anthropologie : une ouverture.

24-25 novembre 2005

Séminaire de la Chaire « Dynamique du langage et contact des langues » et MSH-Nice

L'objet de cette Table Ronde est d'introduire le thème du séminaire « Dynamiques du langage, contact des langues : un croisement de pertinences » mis en place dans le cadre de la Chaire « Dynamique du langage et contact des langues ».

On trouvera ici un premier texte préparatoire sous le titre Dynamique d'émergence et de transformation des formes et des normes langagières. Il pose la question de ces 'formes' et 'normes' au plan de leurs dynamiques : fonctionnalisation dans le discours, instauration des conventions, utilitarisation et appropriation avec, en arrière-plan, des interrogations vers :

- 1) les pratiques de la description / la construction des phénomènes (rapport au terrain, identification pratique des données, construction théorique) ;*
- 2) les pertinences convoquées pour appréhender les phénomènes (pratiques ethnographiques, constructions anthropologiques, descriptions linguistiques, approches historiques ;*
- 3) les constructions de cadres d'analyse (l'opération de 'rendre compte', le rapport aux données, Gestalten, cognition, sémiotisation).*

Ceci dit, ce document ne préjuge pas encore de l'ensemble des questions qui le croiseront : il conjoint seulement quelques uns des thèmes qu'il semble intéressant de lier. C'est donc un premier texte conjoncturel.

Sans reprendre l'argument dont nous sommes partis (disponible à l'adresse www.unice.fr/ChaireIUF-Nicolai/VersionFrancaise/Seminaires/TableRonde2_Argument.htm) je partirai tout d'abord du contact des langues pour des raisons pratiques (et « historiques ») afin d'appréhender quelques thèmes qui ouvrent aux questionnements d'aujourd'hui ; ensuite j'introduirai plus explicitement la question de la dynamique du langage et finalement, je m'essaierai à préciser l'horizon en m'intéressant aux croisements de pertinences qui nous conduisent à repenser le cadre de la recherche.

Texte préparatoire, donc¹.

¹ ATTENTION : Ces documents sont tous des textes provisoires, des textes de travail. Toute reprise, citation et utilisation de leur contenu doit faire l'objet d'une référence explicite à l'auteur du texte, à sa date de diffusion et au site Internet www.unice.fr/ChaireIUF-Nicolai sur lequel il a été mis en ligne.

‘Dynamique d’émergence et de transformation des formes et des normes langagières’

R. Nicolai

Septembre 2005

Dans des contextes plurilingues, face à des situations de mélange de langues sans écriture et de carence de documentation historique je m’étais, un temps, posé la question banale de comment rendre compte de façon intéressante de ce à quoi je me trouvais confronté ; entendons par ‘intéressante’ une approche qui veille à ne pas occulter les phénomènes qu’elle est censée décrire, qui affine une orientation théorique ou en développe une nouvelle. Cela introduisait une double exigence : reconsidérer si besoin était les fondements des approches classificatoires et sectorielles des traditions de recherche ouvertes dans ce domaine, redéfinir le cas échéant les pertinences utiles et le faire en restant au plus près des nécessités de la description. Pratiquement – en l’absence d’histoire et de tradition écrite – cela voulait dire pour moi : s’intéresser, dans ce contexte plurilingue, aux modalités de transformation et de constitution des codes saisis dans leur usage et dans les situations les plus diverses de leur emploi avec un intérêt particulier pour les modifications linguistiques dépendantes des fonctionnalités véhiculaires, des fonctionnalités emblématiques, des usages de *lingua franca* ou des identifications grégaires. Dès le départ donc était retenue comme la *condition normale* de tout fonctionnement langagier et comme donnée essentielle *l’évidence du plurilinguisme* dans la communication en général et la *multiplicité des codes disponibles* dans les échanges en particulier. D’où l’accent mis sur le phénomène du ‘*contact*’ et l’incontournabilité du ‘*facteur humain*’ dans le procès de transformation des langues. Je pointais alors plus particulièrement les questions de la constitution des langues mixtes, les pratiques d’alternance codique et toutes les manifestations de ce type que les cadrages théoriques ordinaires, généralement axés sur des paradigmes essentialistes qui privilégient la description de ‘la langue’ ont relégué au second plan.

Dynamique du langage et pluricodisme.

C’est donc par une réflexion sur *la place du contact* dans la dynamique de la transformation des langues que tout a commencé, mais cela qui aurait pu se limiter à l’étude de l’incidence de l’usage des langues et de différentes modalités de plurilinguisme sur la forme des codes a été transformé. L’option théorique de porter une attention critique aux cadrages qui sont donnés *a priori* et aux dynamiques de description mises en jeu aura changé la donne : une distance a tout d’abord été introduite envers des notions ordinaires de ‘*langue*’, ‘*répertoire*’, ‘*code*’, non pas pour nier leur efficace opératoire mais plutôt pour les *placer* – en tant qu’il s’agit de ‘*construits*’ – dans un procès continu d’élaboration de connaissances, bien évidemment prédéterminé par sa production même. Il s’agissait là de les *situer*. Corrélativement, après avoir pris acte du fait plurilingue en tant que contexte normal de la communication, j’ai introduit les notions de ‘*feuilletage*’ et de ‘*répertoire non-fini*’ qui, tout en demandant encore à être « travaillés », ont vocation à mobiliser une perspective où la construction, la modification et la sélection des ‘codes’ – et pas seulement des langues –

n'implique pas nécessairement un choix rationnel mais résulte d'un procès contingent de rationalisation² donnant existence – le cas échéant – aux 'codes' considérés.

Je vais succinctement préciser ces notions en me situant non pas au niveau des '*langues*' mais à celui des '*codes*' (et des éléments de code) considérés comme constitutifs de la communication. En effet, que les codes appartiennent à des '*langues*' différentes ou non n'est pas la question la plus importante. Ce qui compte c'est leur disponibilité et la capacité que les protagonistes ont de les élaborer et de les transformer. Ce qui compte c'est en quelque sorte la capacité continue de re-élaboration et de pointage des codes (et des éléments de code) dans un *espace anthropologique* qui les autorise et leur permet de signifier³. A partir de là on aboutit tout aussi bien à la notion de *répertoire* et à sa dynamique propre (disponible aux individus et aux communautés) qu'aux notions bakhtiniennes de dialogisme, de polyphonie ou tout autre jeu d'entremêlement de voix que les études pragmatiques ou sémiotico-littéraires auront développées. Cependant il importe de souligner que la notion de *répertoire* ici retenue *ne renvoie pas* à un inventaire fini de code ! Il faut concevoir le répertoire autrement : comme une *matrice de construction*. C'est le lieu du «*feuilletage*» : *il constitue un espace non-fini de recomposition et de transformation linguistique continu* car on peut toujours le «*démultiplier*» dans l'utilisation que l'on en fait. Le répertoire n'est pas un inventaire : il est non-fini.

Ainsi, dans la mesure où l'on s'intéresse aux *répertoires non-finis* des locuteurs plutôt qu'à leurs *langues*, on constate qu'au fil des ruptures et des regroupements – identitaires ou non – et des nécessités diverses, s'élaborent continuellement des *normes d'usage* – conscientes ou infra-conscientes, négociées ou non –, des *variétés linguistiques*, des *façons de parler* qui s'interdéfinissent, se croisent, s'opposent, se conditionnent et se reconditionnent. Le répertoire non-fini des codes linguistiques possède ce caractère de pouvoir fonctionner, en contexte, comme ressource dans la re-élaboration continue de variétés linguistiques et d'usages langagiers constitués à travers la refunctionalisation de *traits*, de *formes linguistiques* et de *fragments discursifs* et *attitudinaux* matériellement disponibles. Finalement, je parle de *feuilletage* à propos de cette dynamique qui permet de construire / reconnaître / utiliser la multiplicité non-finie des usages et des variétés disponibles dans le répertoire et d'appréhender leur superposition sans pour autant leur attribuer une homogénéité structurelle *a priori* – on distingue entre un '*feuilletage-processus*' et un '*feuilletage-résultat*'. Il concerne des *objets construits* cognitivement et sémiotiquement disponibles qui réfèrent nécessairement à des *formes*, des *schémas* et des *processus* existants à des niveaux variables de pertinence linguistique ou non linguistique, et qui répondent aussi à des fonctionnalités variables. L'élaboration de ces objets se fait, de façon variable, *dans l'échange* à travers la profération d'énoncés, avec des formes, des traits, des fragments ou des comportements retenus par l'usage ; entités dont il va de soi qu'en elles-mêmes, elles n'ont aucune vocation particulière à remplir un rôle particulier, mais qui *font sens* en contexte.

Je lie cette notion de *feuilletage* à la dynamique qui se manifeste dans l'activité de parole à travers la création de normes et de traditions discursives, avec l'élaboration des façons de parler et la transformation des usages langagiers (souvent présentés comme des 'registres' ou des 'niveaux de langues' figés, et donc 'réifiés' par les descripteurs) ; dynamique qui peut donner lieu aussi bien à la concrétisation de formes linguistiques stables et pérennes qu'à des manifestations labiles et qui ne se définit pas nécessairement en référence à une langue particulière. Pratiquement, l'actualisation de ce *feuilletage* passe par le marquage et la reconnaissance de caractères prosodiques, phonétiques, lexicaux, morphologiques, syntaxiques, discursifs, conversationnels sélectionnés dans le répertoire

² Au sens retenu par E. Morin.

³ Encore faudra-t-il 'travailler ces propositions' !

disponible, qui fonctionnent dans le discours. L'emploi de ces formes et leur réemploi fait alors l'objet d'une attention particulière de la part des 'locuteurs légitimes' du type de discours considéré car, avec bien d'autres marqueurs symboliques et comportementaux, ils contribuent à définir l'organisation et/ou l'identité des groupes dans leurs émergences, dans leurs dissolutions et dans leurs perpétuelles transformations. Et l'on sait que cela se manifeste dans l'usage et laisse des traces dans les langues.

On conçoit ainsi que l'on puisse appréhender la superposition, l'entrelacs et la multiplicité des usages et des variétés manifestées dans le répertoire sans leur attribuer *a priori* une homogénéité structurelle. Le *feuilletage* renvoie donc à une matérialité ; il est à la fois le résultat et l'objet d'une *stratification continue* qui ne souscrit pas nécessairement à des régularités constitutives susceptibles de permettre de prévoir le « développement » de son évolution !

Pour synthétiser cette ouverture, on dira que la stratégie choisie permet de recomposer un questionnement en reconsidérant l'ensemble des pertinences susceptibles d'être convoquées dans le procès d'élaboration des codes (certaines seulement ont été ici évoquées) ; ce qui suppose de ne pas se contraindre au départ dans une clôture trop restrictive qui prédéterminerait la recherche et de ne pas procéder *a priori* à une réduction trop hâtive de l'objet (en construction) de l'analyse (en construction). A partir de là on considèrera que la dynamique du langage se *montre* dans la transformation et dans la diversification des langues *au cours du temps* (approche de l'évolution, recherches diachroniques, etc.) *et* qu'elle se *montre* tout autant dans la transformation, la diversification et la variabilité d'usage des codes dans l'*épaisseur de leur présent* (approches langagières, constructions des normes, etc.). L'on retiendra aussi que ces deux manifestations sont liées, qu'elles entretiennent des relations qu'il importe d'appréhender dans un champ qui ne soit pas traversé par une frontière théorique qui les renverrait à deux espaces conceptuels indépendants et conduirait à saisir leurs rapports à travers des « passerelles » telles que la *sociolinguistique* ou autre pratique du même genre. En effet ces passerelles introduites entre des domaines travaillés pour des recherches prédéfinies sans égard aux questionnements ici émergents ne permettent pas de comprendre, au fond, ce qui se passe et ce qui se construit *de facto*.

Mais alors, où nous situons nous donc ? Comme si l'opération de nommer allait exorciser quelque chose j'ai, ailleurs⁴, en l'appelant *espace médian*, tenté de 'distinguer' cet espace particulier de construction et de description, ce domaine de sémiotisation déterminé par la discursivité et les contraintes que je viens d'évoquer et dont l'exploration reste à faire, ce lieu de procès et de dynamiques particulières, lieu de l'élaboration continue du *feuilletage*, par exemple. Et dans cet *espace médian* donc, ce qui se manifeste activement c'est un « *agissant* » nouveau qui ne saurait être directement rapportable aux « *agissants* » construits dans les pratiques disciplinaires que nous pratiquons par ailleurs. Ce n'est ni le 'sujet', ni l'*individu*', ce n'est pas non plus le 'locuteur' des linguistes, le 'groupe', le 'réseau' ou la 'communauté' des sociolinguistes ; ce n'est pas un 'acteur idéal-typique' : c'est autre chose que, dans un esprit de distinction, je définirai comme *Homo loquens*. *Homo loquens* serait alors l'« *agissant* » particulier (cognitivement et historiquement déterminé) d'une telle construction anthropologique qui se marque et « s'intercale » dans un espace communicationnel à travers la mise en place de marqueurs culturellement identifiés. Manifestant et actualisant le *déjà-là* et le *présent-ici*, construit, conjoncturel et contraignant de toute dynamique sémiotique.

⁴ Cf. Nicolai (20....).

Dynamique du langage et contextualisation.

Une fois avancée l'idée qu'il importait au niveau théorique de faire du *contact* une notion essentielle⁵, une notion première, cela permet de porter l'accent sur la relation constitutive entre des *entités* en présence. Entités non nécessairement prédéfinies qui ne prennent sens et forme que par cette relation-là dont rien n'est dit et dont la pertinence et la valeur sont conjoncturelles et se stabilisent en contexte : *entités conceptuelles construites* (langues, codes, formes, normes...) mais aussi – et cela nous implique : *interactants humains* (acteurs, agents, groupes, descripteurs dans toute notre variabilité assumée ou non assumée). Cet intérêt porté aux interactants humains en tant que '*entités agissantes*' est sans doute une autre caractéristique du questionnement de la dynamique du langage. Dans ce domaine le langage est un matériau mais les interactants humains et les relations qu'ils actualisent en rapport avec le langage sont les véritables '*construits*' : il n'y a pas place pour une description du point de vue de Sirius.

Par exemple, retenir une 'forme de langue' (variété, façon de parler, ...) comme un donné d'évidence est un *a priori* d'analyse et le résultat d'un procès de construction qui concerne à la fois les locuteurs et leurs publics, les descripteurs et leurs publics. Positionnement qui rétroagit dans ce procès de construction même... Ce qui ne veut pas dire que, sur certains plans, sur certains points, la 'forme de langue' retenue ne soit pas prégnante, fonctionnelle, adaptée, «justifiée » ou «justifiable »... et donnée d'évidence ; ce qui ne veut pas dire que le système formel construit / manifesté ne va pas précontraindre le développement futur. Mais ce développement futur n'est pas correctement conceptualisable sans sa contextualisation, laquelle introduit les interactants humains. Et ce que l'on retient pour une 'forme de langue' vaut aussi pour une 'représentation normative' ou toute manifestation variable d'effet de code.

En fin de compte, dès lors qu'on s'y intéresse du point de vue de la dynamique qui les génère et qui les meut, normes, formes des langues et autres constructions ne sont guère pensables dans un vide, dans un espace abstrait, décontextualisé. L'on doit les penser dans leur relation avec l'espace multifonctionnel dans lequel elles se développent, espace appréhendé dans sa variabilité, dans sa transformation continue, dans sa contingence et dans sa relativité. Dans une autre modalité de saisie on en appellerait sans doute à l'indexicalité et la réflexivité ; dans une autre modalité encore on en appellerait à la 'complexité' ! La notion de *contact* ainsi «ressaisie » est alors *fondatrice* et elle peut être réinvestie dans une orientation plus linguistique, mais 'légitimant' de s'intéresser à l'articulation d'une *théorie de l'action*, d'une *prise en compte de l'historicité* et d'une *sémiotique de la construction du sens en contexte*. Ce qui, méthodologiquement, peut être suggéré dans les trois points suivants :

1) *La modulation de forme(s) au sens le plus général dans une théorie de l'action* : les procès de constitution des normes et des langues ne sont pas abstraitement référés à un *social*, un *cognitif* et un *structural* dont ils s'origineraient mais dont ils pourraient être détachés par une opération habile qui séparerait d'une part des *entités objectivement appréhendables* en tant qu'empiries matérielles susceptibles de description dans un cadre théorique particulier. Et d'autre part des *acteurs, des contextes, des conditions plus ou moins claires*, susceptibles d'études éventuelles dans d'autres cadres théoriques.

2) *Les formes matérialisées dans un procès historicisé* : il n'y a probablement pas moyen de comprendre « ce qui se passe » sans une théorie de l'action mais cette compréhension implique aussi que *les formes prennent sens en rapport avec une historicité⁶ dont elles sont*

⁵ Mais certes pas une essence.

⁶ On entend bien qu'il ne s'agit pas là d'une histoire et que le questionnement dont il s'agit n'est pas non plus diachronique.

constitutives. Les normes, les modes, les renouvellements continus dans l'*espace anthropologique*⁷ où elles se manifestent et dont elles participent sont ici centraux.

3) *Le résultat d'un procès continu de sémiotisation* : il s'agit là de prendre en compte l'historicité et la contextualisation en tant qu'elles permettent d'introduire le 'rappel d'un emploi antérieur', la 'référence à', la 'contextualisation', voire l'anaphorisation', etc., où les formes du code, après avoir *fait sens* finissent par *avoir du sens*.

Leçon de bonne conduite.

Je vais tâcher d'ouvrir ce questionnement à ma façon, dans la posture du « linguiste », mais en restant aux marges du domaine linguistique généralement attribué aux « linguistes » ! Je chercherai ainsi à croiser des fils assez rarement pris en compte, mais dont la pertinence me semble réelle par rapport à la problématique de la dynamique du langage. Je partirai de la considération d'un document concret : la transcription d'un échange recueilli « sur le terrain » par J. Bourlier-Berkowicz ; échange utilisé une première fois en 2002 dans un texte que j'ai cosigné avec elle⁸. Voici le fragment :

K- *c'est clair que t'en as que i vont être seul i vont rien dire*

O- *c'est rare/ c'est rare que tu te trouves une bande devant une seule personne/ c'est souvent une bande contre une bande /t'es bien contente qu'a tout l'monde derrière*

K- *tu: tu: non tu vas être avec / c'est clair si t'es avec quelqu'un t'ouvres ta gueule / quand tu vas être tout seul non/ c'que tu vas faire c'est attendre / tu vas chercher XX et tu reviens tu ouvres ta gueule*

O- *mais bon ça m'viendrais jamais à l'idée d'être avec tous et d'aller frapper une fille/ même elles saut'raient pas / j'les connais elles saut'raient pas / pour XX qu'a une tête elle saut'rais pas*

K- *j'veux dire si c'est intel XX ok elle se bat t'vois après si j'vois qu'la fille elle lui met la mort j'y vais j'la tape hein*

B- *mais pas toutes les deux*

K- *non j'la pousse de O et moi j'la tape*

O- *pas toutes les deux sur la gadji t'vois*

Que comprendre ici sans explication complémentaire ? Sans doute pas grand-chose, à tout le moins cela dépend de ce qu'on entend par 'comprendre'. Il s'agit de la transcription d'un fragment de conversation entre une enquêtrice et trois adolescentes ; deux d'entre-elles développent un thème lié à la gestion de la violence, thème récurrent dans leur milieu. La troisième n'interviendra que pour une précision / confirmation tandis que l'enquêtrice sera restée passive tout au long de l'échange. Quel intérêt a donc ce fragment ? Ainsi présenté, il est donné pour être « naturel » : une séquence de « conversation » illustrative (représentative ?) du « parler » d'un sous-groupe de jeunes filles d'une ville nouvelle de l'arrière-pays niçois... Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que cache l'apparente naturalité de ce fragment ? A travers un processus lent renvoyant à une historicité partagée par les membres présents⁹ il est tout d'abord *construit dans l'événement* qui a conduit à son enregistrement ; il est ensuite reconstruit d'avoir été sélectionné comme « événement-exemple » parmi d'autres enregistrements, processus impliquant sa transcription conventionnelle puis sa re-utilisation dans un nouveau contexte à fin d'illustration, d'exemple et de support de commentaire, etc. qui « justifie », entre autres choses, cette sélection.

⁷ Cf. Nicolaï (200...) pour l'introduction de cette notion en rapport avec celle d'*espace médian*.

⁸ Cf. R. Nicolaï & J. Bourlier-Berkowicz : A propos d'une conversation de café : remarques sur ce que le corpus peut dire, in : Castellotti, V & De Robillard, D., (Eds.), *France, pays de contacts de langues*, pp. 47-56, L'Harmattan, Paris.

⁹ Cf. Schütz : « Nous vieillissons ensemble... ».

Finalement il est encore une fois reconstruit dans l'opération que je conduis ici, où je le re-sélectionne à de nouvelles fins.

Tout cela vaut la peine qu'on s'y intéresse. La question est : en quoi ce fragment (et le recueil de tels fragments éventuellement constitués en « corpus ») peut-il aider pour comprendre le phénomène de la « *dynamique d'émergence et de transformation des formes et des normes langagières* » qui est proposée ici comme thème de réflexion ?

Pour répondre à cela, il faut tout d'abord situer le cadre de son recueil et le projet sous-jacent. Il s'agissait d'une recherche à visée « sociolinguistique » sur les « variétés langagières » utilisées par certains groupes de jeunes¹⁰ d'une ville nouvelle de la région (Carros). Autrement dit, l'on supposait *a priori* – ce qui est plutôt banal – qu'il se manifeste à travers les pratiques langagières propres à ces groupes quelque chose qui est souvent nommé par des termes tels que 'variétés', 'styles' ou autres 'registres', et l'on se donnait pour but d'en rendre compte en analysant le cas échéant l'éventuelle variabilité sociolinguistiquement distribuée qui pourrait caractériser ces usages¹¹. Sans toutefois l'énoncer explicitement, l'on supposait aussi que ces pratiques langagières ne pouvaient pas ne pas renvoyer à des élaborations discursives¹² susceptibles d'être décrites pour elles mêmes ; élaborations dont la pertinence demandait à être retenue en rapport avec la problématique générale de la dynamique du langage. Le fragment présenté fait partie d'un corpus de discours recueilli à cette fin.

Ce qui est certain ici, c'est que chacun – qui parle français – peut plus ou moins donner un sens à ce qui se passe (se montre), en le mettant en adéquation avec un contexte possible qu'il *construira* à partir de son expérience personnelle pour que le tout puisse *faire sens*. Ce fait, 'évident', montre qu'en l'occurrence la structure d'échange considérée est une *structure ouverte* de '*mise en signification*' et que, d'une façon ou d'une autre, elle est plurivalente et multifonctionnelle.

Bien sûr, la '*mise en signification*' induite sera très différente selon la plus ou moins grande familiarité ressentie par rapport à ce que peut évoquer ce fragment, selon les croisements – plus ou moins denses – de rapports que sa considération introduira, selon la plus ou moins grande capacité que l'on peut avoir à situer son contexte d'actualisation effectif ou un *contexte-type* dérivé qu'on se sera donné pour équivalent, selon la plus ou moins grande habitude que l'on possède de ce type de discours en général et la plus ou moins grande connaissance des unités qui le caractérisent. De même, sur un autre plan, l'intéressement qu'il provoque pourra se modifier fortement selon la façon dont nous nous sentons liés à l'événement rapporté et/ou au rapport de l'événement ! Décidément, il manque beaucoup d'éléments ici pour y voir clair, si tant est qu'il y a quelque chose à voir !... Allons donc plus loin dans le détail.

¹⁰ Jeunes filles, pour des raisons contextuellement évidentes de « contraintes sociales » en rapport avec le sexe 'manifeste' de l'enquêtrice !

¹¹ Plus précisément ce fragment est tiré du corpus d'une thèse de doctorat intitulée « *L'impact des constructions normatives... Pratiques langagières...* ». De fait, un autre fragment aurait pu être sélectionné : les enregistrements techniquement corrects étaient suffisamment nombreux pour que d'autres fragments eussent pu être retenus à la place de celui-là, avec le même effet d'illustration. Mais c'est celui-là qui a été choisi. A-t-il quelque chose de particulier ?

¹² Je ne retiens pas le terme *formation discursive*, un peu trop connoté pour le propos que je développe ici.

Les interactants.

Il s'agit d'un groupe de trois jeunes filles qui discutent avec l'enquêtrice dans un 'lieu de parole' ouvert géré par des éducateurs. Soit¹³ :

O: Ouassila, 17 ans; d'origine algérienne.

K: Karima, 16 ans, d'origine tunisienne, elle fait partie d'une des famille de Carros qui a connu le plus de problèmes avec la justice. Son frère sortait de prison depuis peu. Il avait pris dix ans pour avoir tué celui qui lui vendait de la drogue. Karima devait passer en jugement en octobre de cette année-là car elle a violemment frappé une jeune fille qui a dû recourir à la chirurgie esthétique...

B: Alissia, 17 ans, d'origine italienne (Sicile), n'est pas spécialement délinquante (par rapport à Karima ou Ouassila) mais son discours est fortement marqué par une intonation très stéréotypée, beaucoup plus que Karima ou Ouassila.

L'enquêtrice, 34 ans, donnée comme éducatrice en formation. De fait doctorante, n'ayant de liens particuliers ni avec le milieu adolescent étudié, ni avec le milieu des éducateurs l'ayant accueilli en dehors de ceux résultant (à l'époque de l'enquête) de 18 mois de contacts suivis, mais par ailleurs ayant eu dans son adolescence l'expérience de la marginalité.

Pour mieux cerner la question (« Que comprendre ici ? »), j'ai demandé à l'auteur de cette recherche¹⁴ de me fournir explicitement les informations nécessaires pour *comprendre au mieux* ce qui (se) passe dans ce fragment. J'ai alors reçu ce qui suit, que je livre tel quel :

« Alors les infos dont tu as besoin :

*- **Le lieu** : l'interaction s'est passée dans la salle principale de l'association Montjoye.*

*- **Le temps** : pas de limite de temps dans cette interaction, les filles sont venues pour fumer une cigarette, boire un café. Plus elles restent longtemps et mieux c'est pour elles. Elles fuient le quotidien : ménage, repas, courses...*

Voilà le truc important pour comprendre les arrière-plans :

*- **Les rapports entre les locutrices** : les deux principales locutrices sont en « lutte » de pouvoir au sein du groupe de fille. L'histoire de ces filles est différente et c'est sur ça que la lutte se pose. Karima est la cadette d'une famille qui est reconnue et crainte sur Carros, ses frères l'ont placée, par leurs hauts faits de guerre, dans une position « favorable » et enviable. Alors que Ouassila, n'a qu'un frère et sans le même panache que la famille de Karima. La lutte se situe là parce que Ouassila a obtenu une position presque identique à celle de Karima en s'imposant seule. Pour ce faire elle a mis en place une stratégie de « mec » en se battant, en participant à de petites actions illicites locales. Ces « faits » lui ont permis de se placer dans une position aussi haute que Karima mais qu'elle a obtenue elle même. Ce qui est en jeu là c'est du côté de Karima la reproduction d'un schéma : la filiation, l'histoire de la famille... et du côté de Ouassila le refus de ce schéma : on se fait soi même...*

De plus, Karima (moins d'un an avant l'interaction) vient d'être condamnée pour coups et blessures volontaires, elle a déjà connu des déboires avec la justice ce qui la place dans une position encore plus haute. Puisque non contente d'avoir les frères qu'il faut pour « être en place », elle se donne elle même une place « valorisée » au sein du groupe.

Ouassila quant à elle, adopte une attitude plus « garçon manqué » dans son rapport à l'ensemble du groupe et des jeunes de Carros. On l'observe dans la violence verbale, les injures qui sont en général (et dans ce groupe de filles) le lot des garçons. Attention c'est dans le cas des interactions avec d'autres membres que ceux du groupe. Du fait qu'elle ne

¹³ Informations fournies par l'enquêtrice. Le 'lieu de parole' en question est constitué par les locaux de l'association Montjoye.

¹⁴ Que je connais bien pour avoir dirigé sa thèse et avoir encadré quelques autres aspects de ses recherches.

supporte pas au quotidien des frères qui la surveille, elle est plus « libre » que les autres filles et que Karima en particulier.

On voit bien d'ailleurs dans cet extrait que c'est une conversation qu'on pourrait attribuer à des garçons de banlieues.

Le positionnement va se jouer sur l'attitude masculine des jeunes filles, attitude qu'elles ont adoptée depuis le collège ».

En termes de contenu, ce fragment est donc la description explicite d'une procédure donnée comme règle d'un fonctionnement endogène typé : la description de la façon dont il convient de se comporter dans le cadre d'un rapport de nature conflictuelle mettant en face à face un/une jeune et un bande d'adolescent(e)s à laquelle il/elle n'appartient pas. Le travail de description est conduit conjointement par Karima et Ouassila mais selon le commentaire de l'enquêtrice, sollicitée pour « éclairer le texte », cette description explicite n'est pas le seul élément important dans l'interaction. Un autre élément est important : c'est ce qui n'est pas explicité mais se joue à travers la modalité particulière de coopération que Karima et Ouassila entretiennent car « *les deux principales locutrices sont en « lutte » de pouvoir au sein du groupe de fille* » ... et leur travail d'explicitation et de ratification réciproque dans la présentation de la procédure explicitée est une manifestation de cette lutte de pouvoir. Lorsque, un peu plus tard, j'ai demandé de nouvelles explications supplémentaires à JBB, elle a précisé : « *Y a entre elles un enjeu de pouvoir : 'oui on fonctionne bien de la même façon, DONC on est sur le même pied d'égalité !'* ». La 'position haute' de Karima, indépendamment du fait qu'elle l'ait confirmée par son comportement, résulte de la légitimité familiale et s'inscrit dans le fil de la norme sociale et culturelle de la communauté, tandis que la 'position haute' de Ouassila n'est pas légitimée par la norme et s'inscrit en rupture. Elle ne lui a pas été donnée par les hauts-faits et la notoriété des membres de sa cellule familiale, elle a été acquise de façon « révolutionnaire » par son comportement individuel ! Autrement dit, pour reprendre JBB : *Ce qui est en jeu c'est du côté de Karima la reproduction d'un schéma : la filiation, l'histoire de la famille... et du côté de Ouassila le refus de ce schéma : on se fait soi même... ».*

Multiplicité, non finitude et mode d'être.

Ces informations précisent un contexte et décrivent la situation de l'échange : elles rendent plus compréhensible ce qui se passe dans l'interaction... et qui – comme le suggère le commentaire – n'est pas manifeste dans le détail du discours tenu. « Universitairement » parlant des informations étaient attendues, elles étaient même nécessaires. Mais la recherche étant explicitement focalisée sur l'étude des formes langagières et des normes d'usage on s'attendrait à quelque commentaire linguistique : c'est que, à part quelques traits malgré tout moins nombreux qu'on ne l'aurait pensé *a priori*, rien de particulièrement spécifique, rien 'd'exclusif' n'a été reconnu, qui pourrait autoriser de caractériser en tant que telle une catégorie à laquelle ce parler pourrait appartenir. A un autre moment un commentaire « linguistique » a pourtant été fourni : il concernait d'une part l'usage particulier du masculin à la place du féminin attendu dans l'énoncé « *ça m'viendrais jamais à l'idée d'être avec tous et d'aller frapper une fille* » puisqu'il était référé par des filles à des bandes de filles, et d'autre part l'emploi de certains lexèmes tels 'gadji' etc. On en conclut que ici, à part quelques différences morphosyntaxiques (emploi de *tous* pour *toutes*), l'emprunt de quelques lexèmes (*gadji*), quelques transformations sémantiques (*sauteraient*) et quelques expressions typées (*mettre la mort*), il n'y a pas grand-chose à dire du point de vue linguistique sur la structure et les formes du « parler » de ces jeunes filles ! Pas de quoi introduire / justifier /

reconnaître¹⁵ des frontières, sauf – à la limite – à *décider* d'introduire des frontières entre tous les usages langagiers perçus au risque d'ôter tout intérêt à la notion de frontière.

Cependant ce sont ces formes morphosyntaxiques, ces choix lexicaux, ces traits phonétiques (ces façons de parler) qui caractérisent formellement le discours tenu en contribuant à construire sa catégorisation sociale, à le *spécifier* sociologiquement à l'ériger en type, en 'représentation identitaire' sans pour autant le figer / fixer dans la matérialité construite¹⁶ d'un « parler » que l'on identifierait comme une entité décontextualisée. Ce sont d'ailleurs ces mêmes traits linguistiques que les « imitateurs » retiennent et, éventuellement, hypertrophient, mais beaucoup d'autres traits – plus ou moins variablement employés – qui relèvent de la prosodie, de la scansion des périodes énonciatives et des règles pragmatiques de la discursivité contribuent aussi à caractériser la forme de ce discours avec probablement plus de force encore. Les bons imitateurs ne s'y trompent pas, qui les retiennent aussi. Ainsi à travers la forme particulière du discours deux modalités formelles de marquage linguistique s'articulent : l'une qui se manifeste par le marquage de traits ponctuels, soit donc un « pavage » en rapport avec la perception d'un *discontinu stigmatisable* : marqueurs / « démarqueurs » identifiables à toutes fins utiles tels que des entrées du lexique, formes syntaxiques, etc., et l'autre qui est caractérisée par des traits caractérisant l'énoncé de façon graduelle, continue ; soit donc du modulable, du 'toujours présent' en rapport avec la perception d'un *continûment façonnable*¹⁷. Car aucun élément discursif n'est productible sans intonation prosodique, rythmique, etc.¹⁸ !

Revenons au fragment présenté : ce type de discours produit dans un milieu homogène dont la spécificité et la clôture sont patentes correspond à ce qu'en d'autres lieux l'on qualifierait de *vernaculaire* ce qui du point de vue linguistique renvoie à une norme endocentrée sans référer toutefois à une forme invariable et homogène de langue¹⁹. Peut-être y a-t-il lieu ici de distinguer entre deux procès corrélatifs :

- l'un qui relève du *dessin / dessein*²⁰ de la frontière entre le vernaculaire et ... le reste, il se manifeste à travers l'élaboration et l'*épinglage / étiquetage* de marqueurs

¹⁵ Introduire ? Justifier ? Reconnaître ? Sur quels critères qui n'apparaîtraient pas *ad hoc* ou, à tout le moins, localement contextualisés ?

¹⁶ Construite par qui ? Pour qui ? Pour quoi ?

¹⁷ A première vue, que fait un imitateur, en général ? Avant même de procéder à son projet d'imitation, il commence par introduire un écart, une « distance » qui correspond à une mise en scène (il « ouvre les guillemets » face à son public) ensuite il manifeste dès le départ un ensemble complexe de traits caricaturaux qui concernent des postures comportementales physiques et linguistiques : exagération des façons de se présenter, « mise en bouche » avant même de parler : d'une part, énonciation typée au plan prosodique, rythmique, etc. d'autre part. Ce n'est que dans un deuxième temps, la « valeur » de ces variables étant bien posée que, dans le corps du discours, les marqueurs lexicaux et autres 'tics' linguistiques et langagiers à stigmatiser sont repris. Autrement dit, l'imitateur cadre d'abord son projet (il se donne les moyens d'obtenir avec son public un consensus sur ce cadre), puis il va commencer par caricaturer le *continûment façonnable* et, dans un deuxième temps, le *discontinu stigmatisable*.

¹⁸ Sauf bien sûr, lorsqu'il est saisi dans le type de transcription partielle généralement en usage. Le fait même de la possibilité de cette transcription partielle, alors qu'une transcription notant uniquement l'intonation prosodique et la rythmique n'est pas pensable, est intéressant.

¹⁹ Il ne me semble pas pertinent d'entrer dans le détail des hypothèses liant le développement des « variétés » vernaculaires et la *complexification* des formes et des catégories linguistiques (versus le développement des véhiculaires et la *simplification* linguistique). Ces mises en rapport correspondent évidemment à quelque chose de dirimant tout particulièrement exemplifié lors de l'étude des créoles (cf. Hymes, Manessy, etc.)... Mais alors la notion de complexité / simplicité est uniquement référée à la *rationalité structurale* de la description linguistique. Ce qui n'est pas le propos que je développe.

²⁰ Curieusement, les philosophes et les psychanalystes ont peut-être plus réfléchi que les linguistes sur l'incidence des contingences homonymiques dans l'élaboration des relations significatives mobilisables dans les constructions épistémiques et dans les élaborations conceptuelles qui nous servent à rendre compte des phénomènes du monde.

linguistiques référés par les locuteurs²¹ à des « variétés », des styles et autres constructions décontextualisées²² ;

- l'autre qui relève de la *catégorisation continue* des acteurs, de leurs appartenances affichées ou masquées, de leurs références.

Les deux procès, certainement liées, ne sont pas de même nature et ils ne visent probablement pas les mêmes fonctionnalités.

Catégorisation, délimitation du groupe, caractérisation identitaire ne sont pas des procès simples car, de même qu'on a toujours accès à une multiplicité de codes potentiels ou actualisés dans la non-finitude du répertoire disponible (quitte à devoir les construire), de même on n'appartient jamais à un seul groupe ni à un groupe toujours stable, et l'identité renvoie à un système d'appartenances multiples et croisées, en perpétuelle transformation. Ces procès sont ainsi fortement stratifiés, contextuellement dépendants et stratégiquement orientés.

C'est ainsi que dans le même temps où Karima, en raison du discours qu'elle tient *hic et nunc*, se place dans une communauté, incluant JBB elle se place aussi dans une communauté qui exclut l'enquêtrice (ce qui donne une partie de son sens à la « leçon de bonnes manières ») ; dans le même temps qu'elle se situe dans une communauté incluant Ouassila elle se situe aussi dans une communauté qui exclut la jeune algérienne (ce que présuppose les références retenues sous-jacentes à leur rivalité ; dans le même temps que les trois jeunes filles se définissent par le groupe qu'elles constituent, Karima et Ouassila se séparent de Alissia... qui, elle, n'est pas maghrébine. Et cette multiplicité d'appartenances catégorielles, manifestée dans ce cas d'espèce par des coalitions implicites (prédéterminées par l'historicité co-construite en regard) et par un emboîtement hiérarchique illustré *a minima*²³ vers le groupe le plus restreint possible fonctionne bien évidemment *a maxima* vers l'élaboration d'identités collectives²⁴ !

Au plan linguistique ces rapports catégoriels se marquent à travers des variations dans l'utilisation de formes langagières prises comme ressources. Ainsi JBB aura remarqué que le parler de Alissia, d'origine sicilienne, est davantage *typé* par les traits indiquant l'appartenance communautaire au milieu de Carros que le discours de Karima et de Ouassila dont la légitimité par rapport à ce milieu (à référence arabe) ne saurait être mise en cause. Dans d'autres approches, on parlerait d'un modalité d'hypercorrection, ou bien d'une stratégie de rapprochement mais dans tous les cas cela passe par un jeu sur / dans le langage. Jeu qui ne porte pas sur les propositions que le langage permet d'introduire mais sur la manifestation particulière de sa forme : autrement dit, la constitution de son *style*. Mais pas seulement. Au-delà des traits linguistiques²⁵ ce sont des indices comportementaux, des modes d'habillement, des références sociales et culturelles et des conditions d'usage qui sont pertinentes dans ce qui

²¹ Et « pourchassées / recherchées » par les descripteurs.

²² Bien évidemment j'emploie 'marqueur' et 'style' dans des acceptions moins spécifiques que celles de la tradition labovienne.

²³ Mais on peut supposer dans d'autres contextes, un tout autre type de structuration : si la structuration hiérarchisée boîtes gigognes / poupées russes est particulièrement courante, cela n'implique pas qu'elle soit nécessairement la seule possible.

²⁴ Un commentaire de JBB est intéressant à ce sujet : « Elles viennent ... pour s'échapper de leur fonctionnement quotidien, elles viennent pour échapper aux frères ! ... Montjoye [le nom du 'lieu de rencontre'] c'est une bulle où elles sont protégées... une petite représentation de ... la France qu'elles revendiquent, elles ! La France de leur liberté... souvent à l'intérieur de Montjoye y a des dichotomies où elles expriment leur attachement à la France. Et quand elles sont en dehors ... Là elles sont moins françaises ».

²⁵ Bien sûr, il va de soi que, dans une perspective 'linguistique' les traits linguistiques introduits, sont toujours susceptibles d'induire des modifications systémiques en fonction des réorganisations structurelles et des contraintes cognitives propres aux développements des systèmes linguistiques, processus bien connus et bien décrits par ailleurs.

se construit globalement. Avec le renvoi aux références sociales et culturelles c'est une *historicité* et une attribution de légitimité qui est en jeu. Le *mode de parler* – le style (?) – n'est finalement qu'une dimension particulière qui, entrelacée avec d'autres *modes d'exprimer*, contribue à caractériser un *mode d'être*. C'est bien pour cela que l'imitation du code n'est pas le code, que son emploi éventuel reconstitué hors contexte en fait nécessairement... un autre code et que le répertoire mono- ou plurilingue, *par nature*, est non-fini. La variabilité dans l'usage et la transformation des traits indicateurs peut relever de stratégies diverses : rapprochements, éloignements dans l'interaction, réflexes maîtrisés ou non-maîtrisés, etc. et son intégration permet de comprendre les jeux de langage afférant à l'usage des ressources stylistiques et à leur construction.

Une analyse ?

Avec ce document, nous sommes en présence d'un échange stratifié, organisé sur la base de systèmes triadiques d'interaction ce qui, formellement, par la présence d'un témoin 'participant et ratificateur' et/ou par la connivence d'un 'membre coalisé', ancre socialement ce qui se construit. L'échange se donne à la fois comme un guide des règles de comportement et des bonnes façons de se conduire en société²⁶, comme un exercice de mise en scène et de présentation de soi des interactants en rapport avec des normes collectivement assumées et enfin comme un rituel de ratification des positions respectives au cours de l'interaction. Autrement dit sur trois plans différents nous avons affaire à une opération vérifiant la stabilité et la reconduction d'une organisation dont le marquage se *montre* à travers la maîtrise d'un ensemble de conventions explicitées dont certaines sont linguistiques, reconnues dans le groupe par leur valeur indicatives et l'accord sur leur emploi. Un exercice de stylistique en quelque sorte. Et c'est peut-être cela l'important : d'un certain point de vue le contenu explicite de l'interaction n'est rien d'autre que son « prétexte » : le contexte contingent de l'expression de son style... Le faire-valoir de son élaboration discursive.

Karima et Ouassila décrivent à l'enquêtrice les règles du jeu qui n'ont pas été explicitement demandées²⁷. Elles l'initient de ce fait aux règles de fonctionnement de leur communauté ce qui sanctionne – ponctuellement – la « réalité » du groupe – *ad hoc* – qu'elles constituent ensemble, sans pour autant correspondre à la moindre « intégration » dans leur « communauté ordinaire » ... En effet, dans cette communauté-là – quelque variable qu'elle soit – il est évident qu'on n'a pas besoin d'explicitier ces règles : on les actualise, tout simplement !

Cette description / initiation est contrainte par la ratification permanente des deux locutrices l'une par rapport à l'autre et des deux ensembles par rapport à la troisième locutrice, mais aussi des trois locutrices par rapport à l'enquêtrice passive (?) puisque aucun équivalent d'un « Mais pourquoi me dis-tu tout cela ! » ne provoque l'interruption du discours ... ou ne le définit comme « déplacé ». *Tout le monde est en représentation, tout le monde joue son rôle*. Ouassila et Karima se partagent le rôle de détentrices des règles communautaires et sont en représentation face à l'enquêtrice, face à Alissia et face l'une à l'autre ; Alissia qui joue le rôle de membre ordinaire de la communauté est aussi en représentation. Quant à l'enquêtrice, l'oreille accueillante et acceptée du groupe, le 'faire-valoir' implicitement reconnu, bien évidemment elle est en représentation. Il y a là un jeu continu de catégorisation – et éventuellement une stratégie de recatégorisation – qui concerne la reconnaissance, la gestion des symboles et des représentations génériques du milieu et la modalité particulière de leur utilisation en contexte à des fins de confirmation, de ratification et/ou de contestation de rapports de pouvoir au sein du groupe d'interaction – lequel inclut bien évidemment JBB, et moi-même (pour l'instant) ... en tant qu'interprétant ultime, dans un

²⁶ Ce qui relève du 'Manuel de savoir vivre'.

²⁷ Règles « figées » d'être explicitées ! Cf. Nicolai (1988).

autre monde ! Il y a là un « scellement » à travers l'élaboration conjointe dans ce qu'on pourrait tout aussi bien nommer une « communauté épistémique en 'stand-by' » réflexivement auto-centrée : communauté dont la stabilité, bien que relative, est toujours ponctuellement admise à chacun des moments de son présent. Communauté épistémique avec ses connaissances explicites, ses règles de fonctionnement, ses normes d'usage, ses rites, sa coopération²⁸ continue dans l'initiation / transmission de formes de contenus et la confirmation réciproque de statuts fonctionnels différenciés à l'intérieur du groupe. On s'attend bien sûr à ce que chaque nouvelle rencontre, corrélativement à tout « contenu » transmis, contrôle, vérifie/ confirme / ratifie, par la simple mise en œuvre de l'interaction, les positions et les rôles des interactants²⁹.

La place du langage là-dedans ? C'est évidemment l'un des vecteurs importants de la communication, de la cohésion et de la dynamique de transformation du groupe. Mais ce n'est que l'un d'eux. On l'aura compris, ce qui est le plus important ne me paraît pas tellement résider dans le *contenu transmis* par le media des propositions manifestées à travers ce langage – même s'il est donné comme tel – mais plutôt dans les façons de le transmettre en tant que ces façons participent au contrôle, vérification / confirmation / ratification des positions et des rôles des interactants dans l'instance au sein de laquelle ils s'organisent contextuellement. Il y a des règles ; à partir de là il y a des façons de jouer avec, des façons de les transgresser, des façons de les déplacer, de les reconstruire, de les relativiser, etc. Et finalement, à travers tout cela il y a l'élaboration d'une façon de parler qui participe à un *mode d'être* et, finalement renvoie à la construction d'un *style* conjoncturellement manifesté qui à la fois affirme / confirme l'individu, soude et transforme le groupe à travers un jeu dont les pièces sont connues pour l'essentiel mais dont chaque nouvelle partie jouée, à travers l'imprévisibilité de chacun de ses coups, introduit tout aussi bien une ratification des règles d'usages et de la valeur des pièces que la redéfinition des unes et/ou des autres, continûment transformables.

De ce point de vue le *style* est à la fois différenciation, écart et norme, contrainte. *Manifestation de l'individualité* dans un jeu de rôles, un écart maîtrisé par rapport aux règles du groupe, et *manifestation de la force collective* dans la nécessaire prise en compte de cette force de recomposition qu'implique tout écart par rapport à elle. Autrement dit, dans sa forme linguistique et langagière le style se manifeste comme l'actualisation – éventuellement *ad hoc* – de formes linguistiques et de modalités expressives disponibles d'une forme *scellée par son historicité à travers le feuilletage*. Chaque manifestation discursive est à la fois une performance individuelle et une performance collective, au sens de l'art moderne.

Nous avons probablement ici touché à l'une des dimensions premières, active dans la dynamique du langage. Transformation des formes linguistiques et normes langagières, élaboration des styles : autant de dynamiques qui mettent en jeu des langues, des codes et les règles de leurs constructions. Mais dont *aucune induction* ne pourrait rendre compte si cette opération de « rendre compte » n'était conçue que comme un processus limité à la seule exploitation du matériau d'un *corpus*. Et si c'était de lui seul qu'il fallait tirer la connaissance.

Des 'codes' et du 'style', en général : croisements.

De vagabondage en vagabondage il arrive que l'on fasse des rencontres 'non programmées'. C'est ainsi que de la saisie des langues africaines à celle de leur contact, de la

²⁸ Cf. B. Conein, Communauté épistémique et réseaux cognitifs : coopération et cognition distribuée.

²⁹ C'est probablement une intuition de cette dynamique de transformation que j'aurais pointée un temps par la distinction entre 'norme 1' et 'norme 2' (Nicolai : 1986).

prise en compte du fait plurilingue à la reconnaissance du multicode, de la description des systèmes à celle des acteurs qui les manifestent j'ai croisé des chemins imprévus. Lorsque les rencontres semblent fructueuses, qu'elles mettent en évidence des connexités, témoignent d'un parallélisme d'objectif ou supposent des cohérences de modalité d'analyse il importe de le noter car elles sont susceptibles de souligner des phénomènes paradigmatiques importants.

Au marges de la sociolinguistique, de l'analyse de discours et de la stylistique française, dans des domaines de « littératie » où je ne me suis jamais aventuré, il y a, certes, ceux qui catégorisent sans état d'âme les usages et les niveaux de langue mais il y a aussi ceux qui, décidant d'un certain écart, réfléchissent à la fois sur les phénomènes, leurs constructions et leurs descriptions. Parce que s'intéresser au(x) style(s) c'est s'intéresser à la variation et c'est s'intéresser à sa fonctionnalité entre linguistique et social. La démarche de Fr. Gadet, indépendamment et en contrepoint de la mienne, croise sans doute la problématique du langage ici décrite. Tout particulièrement lorsqu'elle se propose de faire de la variation « *un primitif d'une théorie du langage* »³⁰ et lorsque, s'intéressant à ce qui fait sens, elle définit le style comme « *la propriété des langues selon laquelle, partout pour autant que l'on sache, les usagers des langues disposent de répertoires diversifiés dans leur langue. Cette diversification intervient soit en fonction des circonstances, de la situation et des participants à l'échange (style situationnel, en réponse à certaines composantes d'une situation), soit selon les ressources déployées dans les interactions (style initiatif, permettant au locuteur de redéfinir partiellement une situation)* ».

Nous ne sommes alors pas très loin ici des considérations sur le multicode comme donnée élémentaire, du *contact* comme notion essentielle. L'auteur précisera « *ce qui fait sens, ou indice, pour le locuteur, et est interprétable par l'auditeur, n'est pas perçu comme un ensemble de traits linguistiques, même s'ils peuvent être signifiants d'un point de vue de système. Ainsi, on peut supposer que les variables qui permettent d'évaluer ou d'affirmer la différence entre ingroup et outgroup ont une saillance qui les rend pour le locuteur socialement significatives. Loin que la fréquence soit toujours significative, une seule occurrence de formes fortement stigmatisées peut suffire à connoter négativement un discours* ». Bien évidemment, un tel positionnement entre en résonance avec l'élaboration de la notion de feuilletage et l'avancée d'hypothèses sur les processus contextualisés d'émergence des codes et de leur mise en signification.

Le style pour Fr. Gadet, tout comme les dynamiques en rapport avec l'actualisation de formes à travers le feuilletage, est considéré comme « *une ressource pour l'usager* » et la même recherche pour « *mettre à jour les pratiques localement saillantes à travers lesquelles les usagers catégorisent le langage, les autres usagers, le monde* » est entreprise. La même tension dans la recherche d'explication « *autour de l'idée que le discours se module au fur et à mesure qu'il s'accomplit, en tant que co-construction des participants (locuteur et audience)* ». Ainsi, tout comme la réflexion sur le feuilletage, la non finitude du répertoire et la dynamique de mise en signification et de construction des formes dans l'espace anthropologique qui les retient « *la réflexion sur la diaphasique ... constituera un lieu crucial d'enjeux pour la compréhension de la variation, donc de la langue en usage, donc de la langue tout court, parce que c'est le lieu où se conjoignent l'individuel et le partagé* ». Le même questionnement est donc ouvert – essentiel à la recherche dans le domaine de la dynamique du langage – « *sur la façon dont les styles émergent, puis se conventionnalisent (ou se cristallisent), jusqu'à éventuellement constituer des genres (fréquence, marquage, évaluation sociale)* ». Questionnement qui se conclut sur l'idée qu'il importe de penser les « *relations du linguistique avec les autres facteurs [ce qui] suppose d'accepter de les penser*

³⁰ Les citations sont tirées de Gadet (2004).

sur un mode non causal, en concevant le linguistique en interaction interne avec des facteurs sociaux, écologiques et cognitifs ». Nous sommes là au cœur des croisements de pertinence et au lieu de notre argument de départ !

Les « règles du jeu » : orientations et perspectives.

Alors, finalement, où en sommes nous ? Quelles sont les « règles du jeu », ici ? Ici, les « règles du jeu », je ne suis pas très sûr de les connaître mais ce n'est probablement pas si grave : je ne suis pas seul dans ce cas ! Toutefois, avec un 'document préparatoire', j'ai tenté de proposer un point d'accès possible (pas nécessairement le meilleur) pour comprendre comment cela, qui nous intéresse, se passe. C'est dans cet esprit que j'ai commencé par suggérer l'importance de deux processus « cognitifs » qui me semblent se manifester continûment dans la dynamique générale de *rationalisation* et de *construction des phénomènes* dont nous sommes partie prenante dans le détail situé de notre pratique ordinaire. Car, un fois l'historicité et la transformation continue identifiées comme dimensions définitoires dans ce qui se construit, les processus d'interaction, de rétroaction et les constructions réflexives reconnues comme des opérations fondamentales de la dynamique en cours, c'est bien une réflexion qui concerne nos modalités de saisie et de rationalisation des phénomènes qui demande à être convoquée.

Attention, il n'y a pas de psychologie expérimentale là-dedans, il n'y a pas de considérations directes sur le jeu de nos synapses ! Seulement une réflexion sur la façon dont on a l'impression qu'on s'y prend pour saisir les phénomènes, sur la façon dont on a l'impression qu'on s'y prend pour construire les faits à propos desquels nous théorisons – et il n'est pas besoin d'être un « scientifique » pour théoriser sur des faits ! Autrement dit : comment – pratiquement – donne-t-on sens à ce qui se passe ? Ce n'est pas nécessairement très compliqué mais c'est bien de l'explicitier. D'autant plus que cela concerne autant l'élaboration des connaissances sur les langues que l'élaboration des langues ! Alors, pour commencer, deux modalités de saisie : *linéarisation*, *massification* et une ouverture sur les questions de *Gestalt* et les *dynamiques de sémiotisation*. Entrons dans le détail.

La linéarisation.

D'un point de vue anthropocentrique c'est certainement la plus intuitive des modalités de saisie des phénomènes en ce qu'elle repose d'une part sur l'*a priori* d'une filiation (d'une successivité des phénomènes qui se génèrent et se déterminent les uns par les autres) et d'autre part sur l'explicitation d'un système de dépendance. Ce qui est recherché est une *causalité* linéaire, déterministe, qui rende compte de ce qui advient à partir d'un état de fait identifié et de règles de transformation. Cela présuppose que les 'objets' de l'*état antérieur* soient repérables ou constructibles sans trop de difficultés, et que les règles de transformation aient une structure logique ou soient fondées sur des inférences telles qu'elles autorisent l'approche 'déterministe' de ce qui se construit.

Cette modalité de saisie, générale et universellement connue, assure sa pérennité en se manifestant, indépendamment des types d'analyse et des cadres théoriques, dans la vie ordinaire comme dans le travail scientifique. C'est à la fois une saisie naïve et anthropologiquement prédéterminée mais c'est aussi la plus « rationnelle », la plus *normale* en ce qu'elle allie la recherche de détermination à l'abstraction du '*si-alors*', à l'exigence de causalité, à la justification du '*parce que*', à la concrétude anthropomorphique du schéma de filiation et à l'*a priori* de l'objet essentialisé.

Dans le domaine du langage, on comprend de cette multiple articulation la force que prennent des images de filiation arborescente avec les recherches sur les généalogies des langues ; la force de l'étymologie dans ses développements les plus débordants. Et finalement la prégnance de la plupart des postures téléologiques plus ou moins masquées qui

transparaissent dans les descriptions de langues, ou encore la constitution de ces causalités qui, à partir de construits contextuellement élaborés mais « définitivement » catégorisés, vont introduire des explications étroitement corrélacionnistes pour rendre compte de ce qui se passe.

La massification.

J'entend ici, une saisie qui ne se fonde plus sur la mise en évidence de relations causales et de dynamiques linéaires mais sur la perception de l'importance quantitative des phénomènes, donnée comme discriminante d'entités appréhendées dans leurs regroupements et qui, parce qu'elles constituent des 'regroupements', sont considérées comme *symptomatiques* de quelque chose à expliquer. L'approche *massifiante* met en évidence (ou construit) des régularités qui visent toujours à l'établissement d'une frontière, d'une distinction *qualitative*. Aucune exigence logique n'est retenue mais un dessin se profile à travers le donné – une *Gestalt*. Une différenciation se stabilise. A partir de là il devient envisageable de faire *émerger* des structurations et des organisations dans ce donné. Il ne s'agit pas d'une approche quantitative au sens de la statistique et d'une théorie des probabilités dont les critères d'application, tout particulièrement dans le domaine des études de dynamique linguistique, ne sont généralement pas satisfaits. Il s'agit seulement du traçage (traquage ?) d'une distinction potentielle, d'une structuration censée traduire (construire) des faits que suggère le procès de leur globalisation : autant d'effets de massification dont l'explication est recherchée. C'est pour cette raison que j'utilise la locution '*saisie massifiante*' : pour renvoyer à un procès d'agrégation, plutôt que '*saisie quantitative*' qui traduirait une acquisition des connaissances dans une perspective probabiliste.

On peut trouver de nombreux exemples d'application de cette modalité de saisie. L'un des plus intéressants dans mon domaine d'expérience linguistique est peut-être celui proposé par J. Greenberg avec le développement de la méthodologie de la '*mass-comparison*' comme alternative à la méthodologie de la grammaire comparée et un temps, fortement médiatisée, où la fonction de massification a été retenue comme une heuristique et a conduit chez ses épigones à son point limite avec des propositions d'une généalogie des langues qui tend à englober l'ensemble des langues du monde par regroupements successifs fondés sur l'*évidence* de ressemblances.

Mais l'on peut aussi reconnaître cette fonction à quelque endroit dans la plupart des heuristiques et méthodologies de recherche en linguistique. Dans la grammaire comparée classique qui s'est fondée non pas sur une systématisation des ressemblances mais sur l'élaboration de règles de correspondance strictes dont les néo-grammairiens ont fourni un modèle on peut se demander à partir de *combien* d'unités comparées (et de quel type) on considèrera avoir affaire à une régularité notifiable sous la forme d'une règle plutôt qu'à la simple conjonction du hasard et de quelques contingences ? *Combien* faut-il dégager d'exceptions remarquables pour assurer l'hypothèse de la relation généalogique ? *Combien* d'innovations partagées doivent-elles être identifiées pour assurer l'hypothèse d'une séparation dans l'arborescence présumée – et comment les justifie-t-on ? *Combien* de traits stigmatisés et de quel type (car dans certains cas une seule occurrence peut suffire³¹) pour qu'un discours soit rapporté à (catégorisé comme) la manifestation légitime de telle ou telle 'façon de parler' ? *Combien* aura-t-il fallu reconnaître / inventorier de 'traits différentiels' pour en venir à une 'représentation' retenue en référence ?

L'on remarque vite que la question '*Combien ?*' est toujours iconoclaste et perçue comme mal venue parce que ce qui importe ne relève évidemment pas du *quantitatif dénombré* mais du *qualitatif massifié*, et qu'elle souligne la béance qui sépare ces deux

³¹ Cf. Gadet, citation *supra*.

domaines. Autrement dit ce n'est pas la cardinalité qui est décisive : il en faut « suffisamment » et d'assez « bonne qualité » pour que la régularité considérée soit « crédible » – l'appel à l'interprétation, au vraisemblable et au subjectif dans la construction de l'intersubjectif est ici évident (pour moi !).

Dans d'autres domaines de la linguistique la même question peut aussi se poser : en phonologie, domaine particulièrement bien formalisé, établit-on au niveau élémentaire une opposition distinctive dans une langue sur la foi d'une seule paire minimale ou bien y a-t-il – malgré tout – un seuil pour *garantir une vraisemblance* que le tout-ou-rien du critère de commutation ignore dans son principe ? Un phonème rare ou défectif doit-il être retenu au même titre que les autres dans le système phonologique en cours de description ? L'évaluation du *qualitatif massifié* est bien évidemment l'un des critères de choix en arrière-plan des décisions d'interprétation. Et cela, bien évidemment, concerne tout autant les descripteurs que les acteurs, dans le procès général de construction des phénomènes !

De fait, ces questions reçoivent des réponses variables et elles sont résolues de manière *ad hoc* ou de façon systématique selon le contexte mais toutes, elles suggèrent le *caractère subjectif* de cette modalité de saisie et montrent l'importance des procès d'interprétation dans la recherche de cohérence globale engagée par ceux qui conduisent l'enquête – locuteurs et/ou descripteurs. Et la fragilité de l'accord intersubjectif. Notons encore que si la saisie massifiante est génératrice de distinctions reconnues et potentiellement stabilisées dans les données, l'accord intersubjectif à leur sujet n'est cependant pas nécessairement fondé sur une vérification empirique. C'est entre autres choses une conséquence naturelle de la complexification des connaissances et de la spécialisation : l'accord peut être discursivement (socialement ?) construit et accepté comme valide, sur la foi de critères non ancrés sur la réalité empirique. Et de plus en plus souvent, pour des raisons structurelles, il ne peut en être autrement.

La Gestalt.

Dans l'interprétation et l'organisation des phénomènes les deux fonctions sont actives à la fois : la *fonction de linéarisation* avec son arrière-plan d'abstraction logique, d'anthropomorphisme et d'essentialisation des formes interpénètre continûment la *fonction de massification* et les deux s'épaulent à la manière des malheureux acteurs d'une parabole bien connue ! Elles contribuent ensemble à organiser les schémas que nous inscrivons sur (retrouvons dans) le paysage général des données, selon le rapport que nous entretenons avec elles.

En situation d'enquête, dans le cadre d'une recherche de cohérence et d'un projet de structuration de ce qui se donne à saisir – dont la réalisation marquerait d'ailleurs la fin de cette enquête ! – ces deux fonctions, actualisées dans une durée qui contribue elle aussi à '*faire sens*', permettent de construire des 'représentations', des 'règles', des 'systèmes de relations' fondés sur une étroite interaction entre une *extériorité objectivée* des données de l'expérience et l'*intérieurité subjective* de l'analyste – ordinaire ou savant – manifestée dans son travail d'enquête et de catégorisation. Dans cette perspective *tout est bon pour faire sens* et l'ensemble des pertinences disponibles est retenu, ce qui n'est pas sans rappeler les principes de la *Gestalt*. Disons que c'est probablement dans une perspective de *Gestalt* que l'on peut le mieux comprendre la dynamique du langage, à la fois dans la transformation des langues et dans les représentations élaborées qu'on en donne.

Les règles du jeu ? Elles sont dans le croisement de ces pertinences, de ces saisies, en contexte. Elles sont dans ce qui s'ensuit. Dans ce qui s'en construit.

Le procès de 'sémiotisation'.

Avant d'aller plus loin, pourquoi parler de 'sémiotique' et de 'sémiotisation' ici, termes dont le contenu est si large qu'ils ne peuvent plus être utilisés sans spécification complémentaire ? Ainsi, je ne me réfère pour cet emploi à aucune des traditions classiques : ni Peirce, ni Morris, ni Hjelmslev, ni Greimas par exemple. Je vise seulement le pointage d'un processus de construction de 'signes' que je ne conçois pas dans l'absolu d'un *système* qui *prédirait* des possibles mais dans le relativisme d'une *pratique* qui *décrirait* des conséquences, où le système – en construction continu – se trouverait (pré)déterminé par la contextualisation de l'emploi de ses formes et par l'historicité qui s'en dégage. Finalement c'est peut-être dans quelques textes de Fr. Rastier que l'on pourrait trouver une affinité potentielle avec l'arrière-plan épistémologique que je trace ici.

Ici donc, la question de la *sémiotisation* en tant qu'opération fondamentale de création dynamique des signes du langage est ainsi étroitement liée au concret des formes (au sens le plus ordinaire) susceptibles d'être actualisées, montrées, exhibées, et à la référence implicite à leurs emplois antérieurs. Le cas d'un premier emploi n'est qu'un cas particulier : celui où la référence à un emploi antérieur est non définie. Ce *lien au concret* assure le caractère empirique de ce qui se construit et cette *référence aux emplois antérieurs* souligne l'ancrage de l'historicité dans le dynamisme du langage. Il n'est d'ailleurs pas important que la référence aux emplois antérieurs repose sur une justification réelle : il suffit qu'elle soit supposée et que l'emploi en contexte '*fasse sens*'. Elle est nécessairement supposée, ne serait-ce que négativement comme premier emploi, alors indéfini mais voué à '*avoir du sens*' en cas de reprise. Et nécessairement l'emploi '*fait sens*' ne serait-ce que comme « non-sens » ou incohérence : ce qui toujours '*fait sens*' !

Ce 'sens' est ainsi un composé de la trace contextuelle réelle ou supposée, indice de son historicité, et de sa référence potentielle qu'il s'agit – éventuellement mais pas nécessairement – d'identifier. On passe du '*faire sens*' (modalités intersubjectives de résolution de problèmes potentiels) au '*avoir du sens*' en transitant d'une pratique des '*dires*' et des '*façons de dire*' en contexte aux inventaires décontextualisés des signes des langues, disponibles à toutes fins utiles.

De la 'complexité', en général.

Alors faut-il conclure maintenant ? Tout au long de cet exposé les questions d'interaction, de contextualisation, d'émergence ont été au centre du propos. La relation complexe de l'observateur à l'observé s'est laissée appréhender en filigrane et c'est effectivement à une problématique du '*complexe*', au sens particulier que ce terme a pris aujourd'hui, que l'on se trouve confronté. Avec des réflexes qu'il s'agit de maîtriser car, dans nos approches habituelles lorsque qu'il s'agit de chercher à connaître, il n'est pas toujours évident de mettre en suspicion l'exclusion *a priori* du sujet, le couperet de la séparation disciplinaire ni la simplification préalable et l'essentialisation corrélative des objets de description. Nous sommes au cœur d'une théorisation de l'action, mais de l'action située au sens ethnométhodologique, ouvrant une perspective de cognition distribuée qui transforme cette perspective et, sans doute, non seulement introduit un « croisement de pertinence » mais conduit aussi à les transformer.

Alors comment conclure ? Peut-être ainsi : dans le quatrième tome de *La Méthode*³², focalisé sur l'étude des idées, E. Morin s'exclame à propos des assemblages de déterminations qui président à l'élaboration théorique : « ... *quel assemblage prodigieux de déterminations sociales, culturelles, historiques faut-il pour que naisse la moindre idée, la moindre théorie* »

³² Tout particulièrement dans le préambule : 1991 : 25-28.

mais aussitôt après en avoir énuméré quelques uns, il en cite quelques autres dont la saisie est plus complexe : « *Ainsi, [...] les principes organisateurs de la connaissance, ou paradigmes ... sont au principe ... de toute pensée humaine ... Principes initiaux, ils commandent schèmes et modèles explicatifs - lesquels imposent une vision du monde et des choses - et ils gouvernent/contrôlent, de façon impérative et prohibitive, la logique des discours, pensées, théories. Au déterminisme organisateur des paradigmes et modèles explicatifs s'associe le déterminisme organisé des systèmes de conviction et de croyance, qui, lorsqu'ils règnent sur une société, imposent à tous et à chacun la force impérative du sacré, la force normalisatrice du dogme, la force prohibitive du tabou* ». Dans la foulée, reprenant le schéma de l'empreinte de Lorenz, il souligne le *conformisme cognitif* que nous mettons en œuvre dans la construction de nos connaissances : « *Il y a un imprinting culturel, empreinte matricielle qui donne structure au conformisme, et il y a une normalisation qui l'impose ... il y a un imprinting culturel qui marque les humains, dès la naissance, du sceau de la culture, familiale d'abord, scolaire ensuite, puis se poursuit dans l'université ou la profession* » et encore : « *l'imprinting rend incapable de voir autre chose que ce qu'il fait voir. Même lorsque s'atténue la force du tabou qui prohibe comme néfaste ou perverse toute idée non conforme, l'imprinting culturel détermine l'inattention sélective, qui nous fait négliger tout ce qui ne va pas dans le sens de nos croyances, et le refoulement éliminatoire, qui nous fait refuser toute information inadéquate à nos convictions ou toute objection venant d'une source réputée mauvaise* ». Et cela ne va pas sans un procès corrélatif de normalisation qui « *maintient, impose la norme de ce qui est important, valable, inadmissible, véritable, erroné, imbécile, pervers. Elle indique les bornes à ne pas franchir, les mots à ne pas proférer, les concepts à dédaigner, les théories à mépriser* ». Puis, rétroaction et récursivité aidant : « *L'imprinting et la normalisation assurent l'invariance des structures qui gouvernent et organisent la connaissance, lesquelles, rotativement, assurent l'imprinting et la normalisation. Ainsi, la perpétuation des modes de connaissance et vérités établies obéit à des processus culturels de reproduction : une culture produit des modes de connaissance chez les hommes de cette culture, lesquels, par leur mode de connaissance, reproduisent la culture qui produit ces modes de connaissance. Les croyances qui s'imposent se trouvent fortifiées par la foi qu'elles ont suscitée. Ainsi se reproduisent non seulement les connaissances, mais les structures et les modes qui déterminent l'invariance des connaissances* ». Voilà peut-être une bonne façon de clore cet exposé, et d'ouvrir le débat.

Références.

- Conein, B.,
 1998 Les sens sociaux : coordination de l'attention et interaction sociale, *Intellectica*, 1-2, 26-27, pp. 181-202.
 2004, Communauté épistémique et réseaux cognitifs : coopération et cognition distribuée, *Revue d'Economie politique : économie des communautés médiatisées*
- Foucault, M.,
 1969, *L'archéologie du savoir*, Paris : Gallimard.
 1971, *L'ordre du discours*, Paris : Gallimard.
- Gadet, Fr.,
 2002, « Français populaire » : un concept douteux pour un objet évanescent, *Ville-Ecole-Intégration Enjeux*, n° 130, pp. 40-50.

2004, La signification sociale de la variation. www.degruyter.de/journals/romib/2004/pdf/54_98.pdf

Mondada, L., 2004, Le rôle constitutif de l'organisation discursive et interactionnelle dans la construction du savoir scientifique, Romanisches Seminar, Basel Universität. www.mcxapc.org/docs/ateliers/ea3mex.htm

Morin, E., 1991, *La méthode*, 4. *Les idées. Leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation*, Paris : Le Seuil.

Morin, E. & J.-L. Le Moigne, 1999, *L'intelligence de la complexité*, Paris : L'Harmattan.

Nicolai, R., (*tous ces textes sont téléchargeables sur le site www.unice.fr/ChaireIUF-Nicolai*)
1986 (.pdf, 2550 Ko) Catégorisation pratique et dynamique linguistico-langagière. *Langage et Société*, 35, pp. 33-66, Paris

1988 (.pdf, 700 Ko) Normes, règles et changement : Remarques sur la recatégorisation des représentations. *Journal of Pragmatics*, vol. 12, pp. 203-216, Amsterdam.

2002 (.pdf, 37 Ko) (avec J. Bourlier-Berkowicz) A propos d'une conversation de café : remarques sur ce que le corpus peut dire, in : Castellotti, V & De Robillard, D., (Eds.), *France, pays de contacts de langues*, pp. 47-56, L'Harmattan, Paris.

2003 (sous presse) (.pdf, 110 Ko) Du discours aux effets du contact des langues: réflexion sur la fonctions des contraintes anthropologiques dans la dynamique de l'élaboration des Sprachbünde. *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, 5 (Nouvelle série), J. Benjamins.

2003 (.pdf, 65 Ko) Contact et genèse : ouvertures et perspectives : pour un « Nouveau Programme » de recherche sur l'évolution des langues, in : *XVIIe International Congress of Linguists*, Praha (CD Rom des Proceedings...).

2004 (.pdf, 66 Ko) Frontières « reçues », frontières « prescrites » et frontières « construites » : contact des langues et contact dans les langues. Questionnement préjudiciel, *Table Ronde « Dynamiques langagière, émergence des groupes et transformation des espaces : les frontières en question »*, Nice.

2005 (.pdf, 156 Ko) Language processes, theory and description of language change, and building on the past: lessons from Songhay, in : Z. Frajzyngier, A. Hodges & D. S. Rood(eds.), *Linguistic Diversity and Language Theories*, J. Benjamins, pp. 81-104.

Quéré, L., 1997, La situation toujours négligée ? *Réseaux* 85 CNET.

Rastier, Fr., 1987, *Sémantique interprétative*, Paris : PUF.

Schütz, A., 1987, *Le chercheur et le quotidien*, Paris : PUF.